

SOL SUNBURST

- Oliver Castle -

Extrait: Chapitre 2

Copyright © 2014 – Olivier Chateau – Elektrik Punk Books

Tous Droits Réservés.

www.elektrikpunkbooks.com

PISTE 02

L'étranger errait dans les rues de Londres, âme perdue au milieu des âmes perdues, inconnu parmi les inconnus. Personne ne prêtait attention à lui, la plupart courait et le bousculait sans même s'excuser. Parfois, quelqu'un le remarquait et s'écartait de son passage, écarquillant d'abord les yeux de stupeur puis laissant échapper un commentaire désobligeant ou un rictus en coin, selon ce qu'inspirait son apparence. Une simple veste écarlate aux grandes épaulettes posée sur un torse d'une pâleur extrême ; des chaussures délacées qui laissaient derrière elles deux traînées zigzagant dans la neige ; un pantalon de cuir noir duquel dépassait une longue queue qui pendait jusqu'aux genoux.

Il était un animoïde, un humain modifié dès l'embryon pour développer et préserver le génome d'une espèce animale disparue ou sur le point de l'être. Créés un peu plus de cent ans plus tôt, ils avaient rapidement évolués du statut de rat de laboratoire à celui de citoyen à part entière. Mais ce visage de félin blafard, fatigué et fouetté par une crinière rousse, possédait des yeux si étranges qu'ils marquaient invariablement ceux qui croisaient son regard.

Dégoût, indifférence, haine, moquerie... L'animoïde ne connaissait pas tous ces sentiments qu'il inspirait. Il se contentait de marcher et d'observer les gens. Sans les comprendre. Les images anonymes se succédaient les unes aux autres et se gravaient dans sa mémoire. À travers ses yeux sans jugement, le plus insignifiant détail prenait autant d'importance que l'ensemble du tableau. Les roues d'une voiture qui écrasaient la chaussée maculée d'une neige souillée, le mouvement de tête d'un policier régulant la circulation du carrefour, la fumée exhalant d'une bouche d'égout béante au bord d'un trottoir, deux enfants qui couraient sans prêter attention aux signalisations. La même voiture s'arrêta brutalement, le même policier cria, les mêmes enfants rirent et continuèrent de courir. Autant de clichés de vies londoniennes anodines, saccadées et pressées que le lion accumulait sans en saisir le sens.

Son mal de tête ne faiblissait pas, comme nourri par les images qu'il engrangeait. Pourtant, il ne parvenait pas à fermer les paupières ni même à s'arrêter. Il continuait de marcher, comme dans un rêve au ralenti, au milieu de nuages de flocons blancs et gris.

Ses pas le portèrent de l'ancienne place du marché à Oxford Circus. Un gigantesque croisement bigarré de couleurs vomies par les néons publicitaires et plusieurs écrans géants. Un nœud de l'agglomération londonienne vide de sens une fois privé de sa foule. Un soldat avec un bras cassé. Un véhicule de police. Des agents en uniforme. Des matraques pendant sur leur flanc droit, maculées de taches pourpres. Un adolescent sur le bord du trottoir. Ce dernier portait les cheveux longs qui lui cachaient le visage. À côté de lui, un autre avec une joue tuméfiée. Ainsi, derrière un cordon de sécurité, l'animoïde compta vingt-deux personnes menottées, genoux à terre, et autant de policiers à leur côté. Les agents d'intervention en milieu urbain portaient des armures rutilantes, des casques avec une petite caméra sur le côté gauche et un bouclier transparent accroché dans le dos. Les manifestants arrêtés étaient humides, salis de poussière et de leur propre sang. Des uns émanaient la fierté d'une justice et d'un travail dûment accomplis ; des autres, seulement le désespoir et un sentiment d'impuissance face à la fatalité.

Un grain de beauté, un clignement de paupières, un éternuement, un œil poché, un regard mauvais, une bouche laissant échapper une prière silencieuse. Aucun détail ne lui échappait, comme s'ils lui permettaient de tout connaître d'une vie en une seule fraction de seconde.

L'animoïde s'accorda le temps d'une pause, prenant appui sur la porte d'une ambulance. Un médecin était penché sur le corps d'une femme d'une quarantaine d'années. L'observateur savait inutile l'opération de fortune que pratiquait l'urgentiste. Sous la blessée, la neige s'était teintée de rouge. Elle tourna la tête et pénétra le regard du félin vêtu de cuir écarlate. Il aperçut dans ses yeux cette étincelle de vie qui doucement s'éteignait. Alors il sourit, dévoilant quelques crocs sous ses babines. Elle lui répondit. Et mourut. Il garderait d'elle cette image de pureté macabre, celle d'un regard qui se voile et du dernier souffle qu'on expire dans un sourire tranquille.

L'empathie dont il faisait preuve teintait peu à peu son cœur et ce lieu, chargé d'émotions et de sensations négatives, accroissait sa douleur et sa fatigue. Peu à peu, à partir des petites images qu'il enregistrait se dessinait un plus vaste tableau. Plus sombre. Plus triste.

Peinant à mettre un pied devant l'autre, il s'éloigna d'Oxford Circus et prit une petite rue transversale. Celle-ci débouchait sur Margaret Street, elle aussi déserte.

Encore des policiers. Une banderole de tissu sur le sol. Maintes fois piétinée, son inscription était devenue illisible. Plus loin, une chaussure. Encore plus loin, un masque de plastique blanc, aux orbites et nez noircis. Il parcourut la chaussée du regard. D'autres masques, des cadavres de bombes lacrymogènes, des vitrines éventrées. Plusieurs centaines de mètres à sa droite, il devinait un foyer d'incendie ; les lumières bleues des gyrophares dansaient avec le cuivre des flammes sur les façades sombres des immeubles qui encadraient la grande rue.

Un homme vêtu de haillons s'approcha de lui. Dans sa main osseuse, il serrait une pancarte annonçant la fin du monde. L'écriteau servait moins à haranguer la foule que de béquille pour le vieillard, fatigué de colporter son message prophétique au commun des mortels. Sa barbe de patriarche était saupoudrée de flocons immaculés et de poussière noire. Malgré le manque d'auditoire, sa voix profonde récitait l'Apocalypse selon St Jean comme un disque rayé. Il fit halte devant l'homme à la veste et crinière écarlates. Plusieurs minutes durant, le visage figé dans une expression d'hébétude absolue, il suspendit sa litanie. Comme s'il lisait dans les dérangementes iris de l'animoïde des mots bien plus sacrés que ceux qu'il avait débités pendant des années aux foules désintéressées. Le vieil homme finit par se détacher avec peine du magnétisme de ces yeux félins puis, abandonnant derrière lui le panneau « The End Is Now », disparut en silence derrière un véhicule des soldats du feu.

L'étranger savait qu'il recroiserait le prêcheur de rue durant son périple. Alors il reprit sa marche, remonta la rue, bifurqua dans une autre, puis une autre. Les rues londoniennes s'animaient de plus en plus à mesure qu'il s'éloignait d'Oxford Circus et des agitations qu'elle avait connues plus tôt dans la journée.

Une dizaine de minutes plus tard, il passa devant un café d'inspiration rétro-américaine dans Old Cavendish Street. Sa vitrine était couverte de motifs multicolores dans l'esprit des fêtes de fin d'année et inondait son corps diaphane d'une chaude lumière chamarrée. L'heure tardive, le froid, l'urgence des derniers préparatifs de Noël et la manifestation à quelques rues d'ici avaient tenu les clients à l'écart du bar.

Tandis qu'il pénétrait à l'intérieur, la serveuse posa sur lui un œil morne et se tourna machinalement vers la cafetière. Au fond, l'unique cliente se perdait dans la contemplation d'une tasse vide. D'un pas mal assuré, il se dirigea vers la jeune femme et s'assit sur la banquette opposée. Sans un mot, on lui apporta une tasse qu'on remplit aussitôt. Il nota le prénom sur le badge, agrafé au tablier rouge, sur le sein gauche. Margaret. Cheveux bouclés

et teints en blond, Margaret avait l'embonpoint des femmes de cinquante ans qui ont connu au moins trois grossesses et la face rougeaude qu'on associait à toutes les tenancières de café. Margaret n'était pas celle qu'il recherchait mais il conserverait son image, comme toutes les autres. La serveuse repartit derrière le comptoir, vers sa télévision. À l'écran, un panda batifolait dans l'herbe. L'animoïde aux cheveux rouges s'en désintéressa pour admirer devant lui l'étudiante emmitouflée dans plusieurs couches de blouson.

Elle avait à peine vingt ans, le visage crasseux de poussière, le bout du nez et les orbites noircies de maquillage. Celui-ci s'était vu emporté jusqu'au cou par des larmes maintenant taries et avait tâché une écharpe de laine bleu clair. Elle donnait l'impression d'avoir passé plusieurs jours dans la rue après avoir fugué du foyer parental. Sous l'épais mascara et la saleté, il découvrait une peau mordorée qui trahissait des origines hispaniques. Quand il poussa son café vers elle, elle sortit de sa rêverie et prit conscience de ne plus être seule. Ses yeux, d'un bleu aussi vif que celui de son écharpe, détaillèrent ceux de l'inconnu et s'en retrouvèrent prisonniers. Plus que cette tenue excentrique, plus que cet animal dont elle ne reconnaissait pas le génome originel, ce fut son regard qui la fascina. Une minute plus tard, elle frissonna et se libéra de leur emprise, avec la désagréable sensation d'avoir eu son âme mise à nue et sondée par cet étranger.

En silence, elle s'empara de la tasse et la serra pour réchauffer ses doigts. Puis elle s'abîma dans le noir du café, oubliant son compagnon taciturne.

Dehors, la neige recommença à tomber, parsemant la nuit d'étoiles reflétées par les réverbères. Une sirène de police déchira la nuit. Un sans-abri en haillons et sans chaussures remontait le col d'une veste élimée pour se protéger du froid.

— Cinq ans...

Elle le dévisagea à nouveau, surprise par la douceur et la chaleur de sa voix qui contrastait avec son teint glacial. Alors elle les remarqua : ses yeux étaient vairons. L'un vert fendu verticalement comme chez les chats, l'autre marron avec la pupille complètement dilatée. Comment n'avait-elle pas pu s'en rendre compte avant ?

— J'ai fini par comprendre, continua-t-il doucement. Il vous reste cinq ans pour pleurer.

L'animoïde tourna la tête vers la télévision perchée au-dessus du comptoir. Elle l'imita. Des images d'émeutes. Un journaliste. Un panda. Un soldat. Un manifestant. Le reportage des événements de la journée n'en finissait pas.

— La Terre est réellement en train de mourir, n'est-ce pas ? finit-elle par dire.

Encore le panda. Encore les émeutes. Encore des images.

— Quelle surprise... ajouta-elle d'un ton qui n'avait plus le courage d'être ironique.

Elle but une gorgée et apprécia le liquide chaud qui lui réchauffait le corps.

— Ma tête... Elle me fait mal. Tous ces gens... Gros et maigres. Grands et petits. Célèbres et inconnus. Des gens comme toi. Et des gens comme moi. Je ne pensais pas que j'aurais besoin d'autant de personnes.

— Je ne comprends pas...

Le lion porta son attention sur la rue, sur le spectacle qu'offrait la vie de ces londoniens et la danse de la neige dans le vent. Jusqu'à ce qu'il remarquât dans le reflet de la vitre l'air curieux de la jeune femme. Il revint à elle et, une fois de plus, un léger malaise la traversa.

— Vous êtes quoi comme porteur ? demanda-t-elle pour penser à autre chose qu'à ses yeux. Un lion albinos ?

— Il reste cinq ans. Pour vous. Pour nous.

— Que se passera-t-il ?

— Je ne sais pas encore... Comment t'appelles-tu ?

Elle voulut mentir, mais se surprit à lui donner son vrai prénom.

— Angela...

Il le répéta doucement.

— Qui êtes-vous ? demanda-t-elle à son tour.

Il se leva. S'approcha. Se pencha au-dessus d'elle. Si proche qu'elle sentit ses moustaches lui caresser la joue, son souffle chaud au bord des lèvres.

— Ton espèce, murmura-t-il de sa voix douce. Ton visage...

Il déposa un baiser au bord de sa bouche, puis un autre plus proche, avant de finir par tendrement l'embrasser. Elle se laissa faire, goûtant elle aussi un plaisir nouveau qui la fit frissonner en dépit de la chaleur que le lion dégageait. Les secondes s'égrenèrent doucement tandis qu'elle glissait ses mains dans la crinière de feu et s'abandonnait aux bras de l'inconnu, sans réfléchir, sans pudeur. Elle transforma la tendresse du baiser en une passion avide, affamée, réconfortante.

— Tu es belle.

Elle frissonna en entendant ces mots déposés dans le creux de l'oreille. Sa bouche appelait encore celle de cet amant énigmatique et magnétique. Ses yeux demeurèrent clos, elle l'attendait.

Quand elle les rouvrit, il avait disparu. Elle resta interdite quelques instants, se demandant si elle ne devenait pas folle. Le café était toujours désert, la serveuse toujours rivée à la télévision, sa tasse toujours vide.

À présent, le journaliste pleurait.

Angela, elle, n'avait plus la force de verser une larme de plus.